

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 22

Artikel: Un oubli fâcheux
Autor: Chappuis, Hermann
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191714>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nombreux méandres de la route escarpée, on eût dit une batterie de montagne.

Bientôt la vallée va s'élargissant, toute riante de forêts de mélèzes aux tons clairs et doux, de jolis chalets et de prairies émaillées de fleurettes; tandis qu'au-dessus, dans le bleu du ciel, apparaissent et se détachent le Breithorn, le Weisshorn et les Mischabel, dont les masses imposantes vous écrasent de leur majestueuse grandeur !

Au bout de deux heures, nous vîmes briller au fond de la vallée le clocher de Zermatt; et quelques instants plus tard, nous serrions cordialement la main de M. Seiler.

On ne saurait vraiment trop admirer ce que cet homme actif, intelligent et toujours aimable a fait pour Zermatt. On ne se douterait guère, à la vue des nombreux et superbes hôtels qu'il y a fait construire, grâce à un travail long et persévérant, qu'il y a à peine 50 ans, cette contrée était presque inconnue. Elle n'avait pas même une auberge; le curé du lieu, seul, servait quelques rafraîchissements aux rares voyageurs qui venaient lui demander l'hospitalité.

Ce ne fut qu'en 1839 que le docteur Lauber obtint du gouvernement le droit exclusif de loger les étrangers, à la suite d'une interdiction qui s'étendait à tous les ecclésiastiques. Au début, il ne disposait que de 3 lits et hébergeait 10 à 12 personnes par an. Les choses en demeurèrent là jusqu'en 1852, où le premier hôtel fut construit.

Ce que M. Seiler a fait jusqu'ici, le Viège-Zermatt va le compléter; car cette ligne, qui comptera au nombre des plus pittoresques et des plus intéressantes de la Suisse, changera inévitablement toute l'économie de la vallée, en lui apportant la vie, le mouvement et la prospérité. Elle va rendre accessibles à toutes les hautes régions dont les merveilles alpestres sont encore inconnues d'une foule de gens. Chacun voudra les visiter, tant le Viège-Zermatt nous abrégera les distances. Qu'il suffise de dire qu'au mois de juin 1891, cette ligne de 35 kilomètres étant achevée, en partant de Lausanne par le premier train, on pourra aller dîner à Zermat au pied du Cervin.

Après une collation gracieusement offerte par M. Seiler, à notre arrivée, nous montâmes au Ryffelalp, à 2227 mètres, le plus haut point qu'il soit possible d'atteindre en ce moment dans cette région, vu l'énorme quantité de neige et le danger des avalanches. Après une heure et demie de marche, nous arrivâmes à l'hôtel, où le couvert était mis et nous attendait sous la véranda.

Quel charme de luncher là-haut, en face du Cervin, qui se dressait fièrement devant nous comme une gigantesque pièce montée !... Et vous dire ce qu'on

éprouve en contemplant cette montagne qui semble percer le ciel de sa colossale et vertigineuse pyramide, au beau milieu d'un cirque de sommités aux neiges éternelles et de glaciers étincelants de lumière, est impossible !...

Je vous en prie, — vous qui n'en avez pas encore joui, — accordez-vous ce coup-d'œil, dès l'ouverture du nouveau chemin de fer.

Le soir, « souper et coucher à Zermatt, » comme le portait notre programme. Un petit souper suivi d'un second acte !... Je ne vous dis que ça !

Quant au retour, il fut à l'avenant : beaucoup de gaité, peu de privations, contentement général.

Comment voudriez-vous qu'il en soit autrement dans une course si heureusement organisée par le Comité de la Société des Anciens Elèves de l'Ecole spéciale, avec le précieux concours de la Compagnie de Viège-Zermatt, de celle du Jura-Simplon, de M. l'ingénieur Chapuis et de M. Seiler !...

Merci, Messieurs, merci, bien sincèrement, et... à une autre fois. L. M.

UN OUBLI FACHEUX.

Ma cousine Ketty venait de se marier. C'est le plus grand plaisir qu'elle m'ait jamais procuré, car l'incertain de sa destinée la rendait, à la fin de son célibat, un peu quinquise. De plus, elle avait deux marottes qui s'accroissaient de jour en jour. L'une, consistait à parler philosophie sans y rien comprendre; l'autre, à s'occuper de botanique, à encombrer la maison, de bas en haut, de presses à dessécher les fleurs, de papier gris, blanc, bleu, et de véritables tas de foin.

Ketty connaissait le nom des plantes, leurs familles, leurs vertus industrielles et médicales, et je lui aurais pardonné tous les embarras qu'elle causait si, là encore, elle n'avait eu une idée à faire enrager Juifs et Chrétiens. Elle voulait à tout prix faire une découverte et illustrer son nom, puisqu'elle ne pouvait le changer contre celui d'un bon mari. N'ayant aucune plante rare à laquelle confier cette mission délicate, ma cousine abandonna le côté scientifique pour le côté technique. Elle conçut le sublime projet de dessécher, par la pression, les végétaux et les fruits les plus gros. Pendant des semaines, je vis un chou agonisant sous un tas de cailloux, et un melon demandant grâce pour ses côtes brisées. Elle allait même se procurer un jeune peuplier afin de continuer ses expériences, quand, heureusement pour ses cervelles et pour les nôtres, le mari sauveur se présenta. Quel beau jour pour la famille, les choux et les melons ! Toutes les presses rustiques furent, du jour au lendemain, relevées de leurs fonctions. On en fit deux moules de bois (c'était du temps des anciennes mesures) et un casseur de pierres travailla une semaine, sans interruption, à réduire en fragments les monolithes qui garnissaient la maison.

Mon futur cousin était un brave garçon, réunissant toutes les qualités d'un bon époux, y compris celle de posséder une jolie fortune. Le seul défaut que je lui connus alors, défaut qu'il devait malheureusement garder, était un nom très difficile à prononcer et à retenir. Ce nom, d'origine norvégienne, me joua un vilain tour.

Ma cousine Ketty venait donc de se marier. Malgré toute l'horreur que j'éprouvais pour les discussions philosophiques et les appareils destinés à dessécher les fleurs, elle n'eut pas quitté la maison que je m'ennuyai profondément. Plus de contestation, plus de dispute, plus de querelle ! Personne sur qui laisser tomber ma mauvaise humeur. Il m'était si doux de répondre, à table, à une de ses élucubrations philosophiques : « Ma chère, la vraie sagesse consiste pour une femme à ne pas laisser brûler le rôti, souvenez-vous-en une autre fois. » Ou bien : « La science botanique pour une ménagère, se résume dans l'art de bien cuire le légume. Elle ne sert pas alors, à ses alentours, un plat pareil à celui-ci. »

Et comme le rôti était excellent et le légume bien préparé, ma cousine s'indignait, disait quelques petites choses assez justes et assez joliment tournées sur l'injustice des hommes, et ma mauvaise humeur se dissipait par enchantement. Aussi, quatre semaines s'étant écoulées depuis notre séparation, je me mis en route pour visiter les nouveaux époux. Après une nuit passée en chemin de fer, j'arrivai à destination et m'enquis de leur domicile. C'était une grande maison grise, flanquée à gauche et à droite d'une large porte cochère. Je montai jusqu'au grenier, cherchant un nom de locataire; je n'en trouvai pas. Je redescendis sonner au premier étage, une petite bonne en tablier blanc vint m'ouvrir.

— Est-ce ici, Mademoiselle, que demeure monsieur?... monsieur?... Ah ! monsieur?... impossible de retrouver ce fichu nom ! Excusez-moi, Mademoiselle, j'ai une absence de mémoire.

La soubrette, d'un air soupçonneux, recula, fermant à moitié la porte. Et j'étais là, me torturant l'esprit pour en faire jaillir le souvenir, répétant monsieur... monsieur...

En ce moment, j'entendis un pas lourd, et un homme bien mis, à ventre rebondissant sous un gilet blanc, un lorgnon sur le nez, parut derrière la servante et, d'un ton bourru, me demanda ce que je voulais.

— Je cherche un cousin qui doit demeurer dans cette maison; le nom m'échappe...

Et voilà mon interlocuteur avec un air féroce : « Est-ce Monsieur T. ? Monsieur V. ? Messieurs V., X., Y. ? Non ?... Il n'y a point d'autres locataires dans la maison. Nous connaissons ces cousins d'invention. »

Par surcroît de malheur, un gamin, arrivé au milieu de l'explication, se mit de la partie :

— J'ai vu ce monsieur rôder dans toute la maison et regarder les portes.

— C'est bien, dit le ventru, entrez dans le corridor et ne bougez pas, morbleu ! ou je vous étrangle.

De fait, il avait des bras à exécuter sa menace.

— Toi, Marius, va chercher le commissaire. Je crois que, cette fois, nous en tenons un.

Le bruit qu'on en tenait un se répandit rapidement, et bientôt les curieux essaimèrent dans la rue et sur l'escalier. J'offris ma carte de visite, mon porte-feuille qui contenait des lettres à mon adresse, mon cerbère, éminemment sceptique, refusa tout.

— Oui, on connaît ça, grognait-il. Les moins honnêtes ont toujours des papiers en règle, on connaît ça !

Deux agents de police parurent. L'un portait à la main un petit appareil destiné à rapprocher, dans une fraternelle accolade, mes deux pouces. Je jurai que je me ferais plutôt tuer que de mettre cette chose-là, et promis de marcher tranquillement partout où l'on me conduirait. On discuta, puis on accéda à ma demande, plusieurs généreux citoyens ayant offert de prêter main-forte aux agents.

— Surtout, tenez-le bien, cria l'affreux ventru. Peut-être qu'il est le chef de la bande.

Je sortis entre deux policemen, suivi d'un cordonnier, d'un tailleur et d'un boucher qui surveillaient mes moindres gestes, et précédé d'une nuée de gamins. C'est dans cet attirail que je rencontrai mon très cher cousin. On venait de lui dire qu'on en tenait un et il voulait le voir. Il fut très étonné, paraît-il (je l'ai su plus tard), de la ressemblance que j'avais avec un proche parent de sa femme et il partit conter la chose à cette dernière. Au moment où il passait, j'avais voulu crier et lui faire un signe, mais six bras civils et quatre bras militaires s'étaient abattus sur moi et m'avaient quasi jeté par terre.

Arrivé chez Monsieur le commissaire, je subis un interrogatoire en règle. Il examina mes papiers et finit par supposer que je pourrais, à la rigueur, être un honnête homme. Il me déclara (ce qui me fit penser à feu La Palisse) que si je retrouvais le nom oublié, tout finirait bien. Il me cita les titres et qualités des habitants du quartier, excepté celui de mon cousin. A cet instant celui-ci entra. Sa femme l'envoyait aux renseignements. Tout s'expliqua. Quand je voulus sortir, la chose était impraticable. La ville entière m'attendait dans la rue. Le commissaire fit venir une voiture qui me conduisit, malgré les protestations de mon cousin, à la gare, où je m'embarquai, jurant, quoiqu'un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus.

Dès lors, je me contente de voir ma cousine quand elle nous fait l'honneur de nous rendre visite.

HERMANN CHAPPUIS.

Coumeint déviant lo bossaton.

On brâvo Dzorattâi menâvê l'autro dzo ou moulo pè Lozena tsi onna dama à quoui fournessâi dâo bou du cauquies z'annâies. Quand l'eut détserdzi, la dama, qu'étâi 'na vretablia et 'na respettablia dama, bouna coumeint lo pan, et charitablia coumeint lo bon retso, fe intrâ lo tserrotton à l'hotô po lo pâyî et po l'âi bailli on verro. Adon coumeint l'amâvê prâo djasâ on momeint avoué li, le fâ à sa serveinta :

— Rosine! apportez-moi un verre propre, pour que je puisse trinquer avec Monsieur !

— On verro proupro! repond lo Dzorattâi; n'ia pas fauta. On pao bin bâirê dein lo mêmô, vo n'âi pas la gratta âi deints, et pi sari cein que vo peinsâ.

Hommo âo bin tsévan.

Dâvi à la véva avâi on valet que n'é-tâi pas dâi pe mâlins. N'é-tâi portant pas que fussê on daderidou, vu que l'avâi étâ reçu et mémameint recrutâ; mâ tantia que l'étâi on gros patapoufe et que s'ein trovâvê qu'avont mé d'esprit et dè cabosse què li. Pè contrê, l'étâi foo que n'or, et quand l'étâi décidâ à fêrê on travau, lâi tapâvê dru, et à li lo pompon po maniâi la faulx, la bessâ, lo cro âo quin uti que sâi. Mâ lo diablo, c'est que l'avâi dâi biannês et que quand cein ne lâi pliêsâi pas, ne fasâi què dè taguenasi et fotemassi après l'ovradzo, que cein n'é-tâi rein; on avâi bio lâi derê, rein ne fasâi, kâ l'avâi 'na teta dè mulet.

Son père, Dâvi à la véva, que lo cognessâi, lo contrariyivê pas et lo laissivê fêrê, que cein lâi réussessâi bin dè mî. On dzo que l'étâi avoué son valet, ye reincontrê onna vilhie cognessance que n'avâi pas revu du on part dè teimps et que lâi fâ :

— T'as quie on foo luron, Dâvi, et dussê fêrê on bon ovraî !

— Ao bin, vouaïque, repond David; l'est molési à einmodâ; mâ on iadzo que l'est eimborellâ, rein ne l'arrête.

Il faut marier Justine. — Ces mots constituent un proverbe, bien connu dans le monde des romanciers et des auteurs dramatiques. Il signifie: clore un récit ou une pièce de théâtre par un dénouement brusque.

Voici l'origine de cette expression :

On jouait, pour la première fois, au théâtre des Variétés, à Paris, un vaudeville intitulé: *Thibaut et Justine*. Cela avait beaucoup plu aux répétitions, hors les dernières scènes, qui avaient paru trop longues.

On redoutait donc le parterre qui, après avoir ri, pourrait fort bien s'impacienter et siffler.

Enfin la pièce est jouée devant un public nombreux.

D'abord, applaudissements bien nourris; puis, de sourds murmures...

— Voici l'orage! s'écrie le régisseur.

— Je vous avais bien dit que c'était trop long, fit le célèbre acteur Brunet, qui était dans la coulisse. Il faudrait finir immédiatement en mariant Justine.

— Eh bien! reprend le régisseur, qu'on marie Justine.

Bosquier, qui était en scène, voyait venir l'orage.

— Eh! Bosquier, mariez-donc Justine, lui crient de la coulisse les acteurs et le directeur.

Bosquier comprend, et ajoute avec sa présence d'esprit ordinaire :

— En présence de tels événements, nous n'avons rien de mieux à faire qu'à marier Justine.

Sur ces derniers mots, le directeur fit baisser le rideau; et, dès lors, la pièce n'eut pas moins de deux cents représentations.

Recettes.

Piqûres d'insectes. — Une de nos lectrices nous assure que les piqûres d'insectes sont guéries en un instant au moyen d'un poireau. On coupe le blanc de ce légume et on frotte la partie blessée avec le poireau nouvellement coupé. — Nous ne garantissons rien, mais rien n'empêche d'essayer à l'occasion un procédé aussi simple.

Pour nettoyer les statuettes en plâtre. — On fait une bouillie assez épaisse d'amidon; on l'étend à chaud avec une brosse, en couche épaisse sur l'objet à nettoyer. L'amidon se détache ensuite en écailles qui entraînent les souillures du plâtre. On recommence l'opération si un premier nettoyage ne suffit pas.

Argenterie. — Pour lui rendre son lustre, la frotter avec du blanc d'Espagne très légèrement humecté. Continuez de frotter jusqu'à ce qu'il soit sec. Les autres substances usent l'argenterie.

La place et le temps nous manquent aujourd'hui pour rendre compte, comme elle le mérite, de l'**Exposition de boulangerie**, que nous n'avons d'ailleurs pu visiter qu'un instant. Qu'il nous suffise de dire que le coup d'œil d'ensemble en est vraiment beau, le classement et l'arrangement des mieux entendus, et qu'une foule de curieux y afflue sans cesse, au milieu de la gaieté générale qu'y entretiennent des buffets coquettement installés et un excellent orchestre. Puisse le résultat définitif récompenser le zèle et le dévouement des organisateurs de cette exposition si intéressante et encore toute nouvelle pour notre ville.

THÉÂTRE. — Lundi 2 juin, représentation à prix réduits, donnée par la compagnie de *M. Scheler*, avec le concours de *Mlle Lerou*. — *Athalie* et *Dépôt amoureux* constituent certainement une vraie attraction.

L. MONNET.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes. Encaissement de coupons. Recouvrements. J'offre net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 12,50. — Canton de Fribourg à fr. 26. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 43. — Canton de Genève 3 % à fr. 100,50 Principauté de Serbie 3 % à fr. 81. — Bari, à fr. 70. — Barletta, à fr. 42. — Milan 1861, à fr. 42. — Venise, à fr. 25. **Ch. BORNAND, Successeur de J. Guilloud,** 4, rue Pépinet, LAUSANNE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.